

In Georges Letissier & Michel Prum (eds.). *L'Héritage de Darwin dans les cultures européennes*. Paris: L'Harmattan (forthcoming)

Les concepts darwiniens et l'étude de la tradition orale des enfants : métaphore ou modèle ?

Andy Arleo

Introduction¹

Dans leur célèbre ouvrage sur la tradition orale des écoliers, Iona et Peter Opie affirment que « le folklore est sujet à un processus continu d'usure car, comme toute chose dans la nature, il doit s'adapter à de nouvelles conditions pour survivre »². Plus loin, ils emploient le mot *mutation* pour se référer à des variations dans les formulettes de jeu à travers le temps. Dans un article portant sur la co-existence de l'invention et du conservatisme dans les traditions orales des enfants, le sociologue Gary Fine propose une analyse de l'*écotype*, afin d'examiner « la façon dont le folklore s'insère dans l'environnement social »³. Comme on peut le constater à travers ces exemples, que l'on pourrait multiplier, des textes de la tradition orale sont souvent conceptualisés en tant qu'organismes vivants transmis d'une génération à la suivante, évoluant de manière « naturelle » avec le temps. Selon cette interprétation, des variantes circulant actuellement au sein d'une micro-société (*folklore community*) ont, en quelque sorte, survécu en s'adaptant à une niche écologique particulière.

Une telle métaphore est-elle justifiée ? A-t-elle une valeur heuristique ? Permet-elle de modéliser l'étude de la tradition orale ? Le présent article se penche sur l'analogie entre l'étude de la tradition orale des enfants et plusieurs concepts darwiniens, formulés par Darwin ou par ses successeurs : la variation, la sélection naturelle, l'adaptation et la mutation. L'étude est centrée sur les processus de variation de deux comptines bien connues, *Eeny meeny miney mo* et *Am stram gram*. Nous examinons des facteurs spécifiques de stabilité et d'instabilité, dont la structure rythmique, les schèmes sonores, le sens et la fonction sociale, pour déterminer de quelle façon ceux-ci influent sur le changement de forme et de contenu de ces formulettes. Dans la conclusion, nous situons notre démarche par rapport à la théorie des mèmes de Dawkins et à la théorie naturaliste de la culture de Sperber ; enfin, nous présentons brièvement un article récent dans le domaine de la linguistique historique et quantitative, où le paradigme darwinien sert de véritable modèle.

¹ Je remercie Stéphane Tirard du Centre François Viet de l'Université de Nantes pour la relecture de cet article et pour ses remarques. L'auteur reste responsable de toute erreur.

² Iona et Peter Opie, *The Lore and Language of Schoolchildren* (1959), Oxford, Oxford University Press, 1977, 29. Notre traduction.

³ Gary Fine, « Children and Their Culture: Exploring Newell's Paradox », *Western Folklore* vol. 39 n° 3, 1980, p. 180. Notre traduction.

Quelques concepts darwiniens et leur pertinence pour l'étude de la tradition orale

Afin d'évaluer la pertinence des concepts darwiniens pour l'étude de la tradition orale (et en particulier celle des enfants), nous aurons recours à la théorie cognitive de la métaphore élaborée par Lakoff et Johnson⁴. Selon ce cadre théorique, la métaphore concerne pour l'essentiel une projection (*mapping*) entre deux domaines conceptuels : d'une part, un domaine source et, d'autre part, un domaine cible. Par exemple, lors d'un travail de recherche antérieur portant sur un corpus d'articles concernant la théorie de l'entrepreneuriat, nous avons trouvé que la métaphore la plus courante dans ce champ est : « L'entreprise est un organisme ou une espèce ». Ainsi, le domaine source est la biologie et le domaine cible est le monde de l'entreprise. On considère que, comme l'organisme, « l'entreprise a un cycle de vie, comportant des stades de développement, dont la conception, la gestation, la naissance, la croissance, le déclin et la mort »⁵.

Dans le présent article, nous examinons dans un premier temps le concept de variation, qui est évidemment d'une importance capitale dans la théorie darwinienne, mais également dans la tradition orale. La variation biologique constitue donc le domaine source et la variation dans la tradition orale, le domaine cible. Quelles sont les similarités et les divergences entre les deux domaines ? La théorie de l'évolution, élaborée par Darwin à partir d'une observation minutieuse de la variation des espèces et leur distribution géographique, a abouti à une mise en cause logique de la doctrine fixiste. En tradition orale, la variation à travers le temps et l'espace est également un phénomène répandu et observé depuis fort longtemps, comme on peut le constater en consultant des centaines de variantes des contes ou des ballades populaires recueillis depuis le XIX^e siècle. Le phénomène de variation est amplifié dans les traditions orales enfantines, où la norme écrite joue un rôle moins important que chez l'adulte, surtout parmi les jeunes enfants qui ne sont pas encore, ou sont seulement partiellement, alphabétisés. Ainsi, le chercheur de terrain trouvera généralement plusieurs variantes d'une comptine particulière dans une école primaire et sur l'échelle d'une ville on trouvera encore davantage de variations. Parallèlement, on note souvent une variante dominante « bien adaptée » dans des aires culturelles plus importantes (région, pays). Le pendant de la doctrine fixiste en sciences naturelles est l'attitude puriste à

⁴ George Lakoff et Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press, 1980. Trad. fr. : *Les Métaphores de la vie quotidienne*, Paris, éd. Minuit, 1985. Voir également, par les mêmes auteurs, *Philosophy in the Flesh: the Embodied Mind and Its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books, 1999.

⁵ Andy Arleo, « Life Cycles, Chaos and Zoom Lenses: A Comparative Analysis of some Conceptual Metaphors in the Discourse of Entrepreneurship Theory ». *ASp La Revue du GERAS* 27/30, 2000, p. 23. Notre traduction.

l'égard de la tradition orale, qui met en valeur la *vraie* version originale qu'il s'agit de protéger contre le changement vu comme dégénérescence. Cependant, le recueil d'un grand nombre de variantes a battu en brèche ces préjugés, en montrant que les textes de la tradition orale varient considérablement avec le temps et s'adaptent à des environnements locaux, régionaux, nationaux, voire transnationaux.

Ces analogies ne doivent pas cacher des différences fondamentales entre la variation naturelle et la variation en tradition orale. Tout d'abord, Darwin a observé directement la variation des caractères physiques, comme la taille et la forme des becs de ces « curieux » pinsons de l'archipel des Galápagos, dont la célèbre description se trouve dans le chapitre XIX du *Voyage of the Beagle*. Or, à l'inverse, les textes de la tradition orale, que nous définissons de manière large pour inclure la parole, la musique et la gestuelle, existent immatériellement en dehors de toute manifestation physique, comme un signal acoustique. Pour illustrer cette notion, faisons l'expérience de pensée suivante. Imaginons que tous les Français ont décidé, dans le cadre d'un mouvement de protestation par exemple, de garder le silence complet pendant une journée. Supposons, de plus, que toute trace matérielle de *Frère Jacques* (enregistrements, recueils, etc.) ait disparu au même moment. Pendant cette période de vingt-quatre heures, *Frère Jacques* continue d'exister dans les cerveaux de millions d'individus, mais sans manifestation physique dans le monde extérieur⁶. En effet, les textes de la tradition orale sont avant tout des entités mentales, apprises lors d'une transmission, emmagasinées dans la mémoire, et éventuellement retransmises. Ils se réalisent matériellement lors des *performances*, qui peuvent être observées directement, et éventuellement conservées sous forme d'enregistrements ou de transcriptions diverses, mais qui restent cependant des traces d'un événement unique. Une deuxième différence évidente par rapport à la variation biologique concerne le rôle du sens et des processus symboliques (des produits de l'évolution du cerveau) en tradition orale, en plus des facteurs physiques (supports technologiques, par exemple). Enfin, la variation en tradition orale est souvent le résultat des choix conscients de la part des locuteurs, parfois à partir d'une interprétation erronée : ainsi, selon l'étymologie populaire, *rat musclé* pour *rat musqué*, ou la variante *pomme tapi* à la place de *pomme d'Api* dans une comptine. Or, la variation naturelle n'est pas le résultat des processus intentionnels, à moins de reprendre les thèses du dessein intelligent⁷.

Quelle est la source de la variation, et pourquoi certaines variantes dominant-elles d'autres pour une population donnée ? Comme on le sait,

⁶ On peut penser que la version standard de *Frère Jacques* serait stockée en mémoire sous une forme assez stable, en admettant davantage de variation pour les nombreuses parodies en tradition orale enfantine.

⁷ Stéphane Tirard (message électronique du 3 septembre 2009) me précise que même en cas de sélection artificielle, le sélectionneur « reste tributaire des variations non intentionnelles et aléatoires ».

Darwin est mort sans connaître les travaux de Mendel, et avant que les mécanismes de la génétique soient décrits avec précision dans la théorie synthétique de l'évolution. Examinons à présent la notion de reproduction, dans la nature et dans la tradition orale. La reproduction naturelle implique que les populations croissent de façon exponentielle, épuisant ainsi les ressources disponibles, ce qui rend la sélection une nécessité logique. Les textes de la tradition orale, emmagasinés dans des mémoires individuelles, sont reproduits lorsqu'ils sont transmis d'un être humain à un autre de bouche à oreille. Les textes non transmis disparaissent avec la mort de leur porteur : on compare d'ailleurs une telle perte à la destruction d'une bibliothèque. Alors que la variation naturelle s'explique par des mutations génétiques, la variation en tradition orale peut être attribuée à des oublis, à des erreurs de transmission (voir le jeu connu sous le nom de « Téléphone arabe »), ou à des modifications intentionnelles. La concurrence pour des ressources en tradition orale ne concerne pas la nourriture, mais le cadre temporel et spatial nécessaire à la transmission ainsi que la mémorisation, sans laquelle toute transmission ultérieure devient impossible. Par souci de clarté, nous pouvons mettre de côté le rôle de l'écriture ou d'autres supports matériels (enregistrements), qui compliquent singulièrement le processus de transmission ; de toute manière, les textes écrits jouent un rôle moins important dans les cultures enfantines. L'écriture peut, en effet, préserver des textes qui par ailleurs auraient disparu dans une tradition purement orale, et on peut, de ce fait, les comparer à des fossiles.

Deux études de cas : *Eeny meeny miney mo* et *Am stram gram*

Après ces remarques préliminaires d'ordre général, examinons de plus près la métaphore conceptuelle proposée ci-dessus à partir d'une analyse de *Eeny meeny miney mo* (*EMMM*) et *Am stram gram* (*ASG*), deux comptines enfantines prototypiques et emblématiques, issues des traditions orales anglophones et francophones, et particulièrement bien documentées.

Comme première étape, nous étendons la métaphore biologique en proposant en Figure 1 une projection possible entre le domaine source, la biologie, et le domaine cible, la tradition orale des enfants :

<i>Domaine source :</i>	<i>Domaine cible :</i>
Genre	Un genre textuel particulier, par ex. <i>comptines</i>
Espèce	Un ensemble de variantes d'une comptine, par ex. <i>Am stram gram</i>
Variétés	Des variantes particulières, par ex. <i>As tam gram, As tram gram...</i>
Organismes individuels	Réalisations (<i>performances</i>) particulières
Population	L'ensemble de toutes les réalisations d'une comptine dans une aire culturelle et/ou linguistique à un moment donné

Figure 1 : Projection entre domaine source (la biologie) et domaine cible (la tradition orale des enfants)

Nous n'avons pas cherché dans cette représentation à étendre cette métaphore à des niveaux biologiques supérieurs (famille, ordre, etc.) ou inférieurs (cellulaire, moléculaire), mais il est clair que les genres comme les comptines se regroupent dans des ensembles plus vastes comme la poésie orale isochronique (c'est-à-dire, reposant sur la perception partagée d'une pulsation régulière), qui comprend également des formes comme les slogans scandés.

Étant donné l'ambiguïté du mot *comptine*, quelques précisions terminologiques s'imposent. La comptine au sens strict (ou formulette d'élimination, *counting-out rhyme* en anglais) est un énoncé performatif employé pour désigner un joueur central, en général par élimination, lorsqu'on joue au *Loup* (*tag* ou *tig* en anglais) ou à cache-cache. Lors de ce rituel, les joueurs sont éliminés chacun à leur tour et le dernier joueur est désigné comme Loup par le compteur. La comptine est un genre particulièrement intéressant à étudier dans une perspective universaliste⁸. En tant que méta-jeu, c'est-à-dire un jeu qui précède et organise un autre jeu, et faisant partie d'un « code de législation orale »⁹. D'autre part, la comptine est toujours utilisée par filles et garçons dans les cours de récréation, à l'inverse d'autres genres, comme le jeu de la balle au mur, qui apparaissent et régressent de façon cyclique, ou comme

⁸ Andy Arleo, « Counting-Out and the Search for Universals ». *Journal of American Folklore* vol. 110, n° 438, 1997, pp. 391-407.

⁹ Opie et Opie, *op. cit.*, p. 141

les jeux pour taper dans les mains, surtout pratiqués par les filles¹⁰. Grâce à sa fonction régulatrice du jeu, la comptine est facile à définir et à reconnaître à travers diverses cultures. Le genre est bien documenté dans plusieurs langues, les recueils comportant parfois des transcriptions musicales et des renseignements contextuels¹¹. Selon un travail récent, la comptine est attestée dans au moins cinquante langues¹². Étant donné que la comptine se définit par sa fonction, d'autres textes sont souvent convertis en comptines (formules scolaires, chansons populaires, formulettes enfantines diverses). Certaines comptines font directement référence à leur fonction d'élimination, comme celle-ci recueillie par l'auteur à Saint-Nazaire : *Enlève ton pied car il est sale/Il a besoin d'un coup d'cirage*. Les comptines comportent souvent des codas comme *ça ne sera pas toi* ou, en anglais, *Out you go*, qui indiquent leur fonction¹³.

Eeny meeny miney mo

Eeny meeny miney mo (EMMM) est probablement la comptine de langue anglaise la plus connue, ayant de plus une large diffusion géographique au-delà des cultures anglophones¹⁴. Ses origines ont fait l'objet de beaucoup de spéculations non étayées, parfois farfelues, et en tout cas impossibles à confirmer, en particulier l'hypothèse qu'elle a été employée par des druides pour choisir leurs victimes lors des rites sacrificiels. En revanche, il existe de nombreuses attestations au XVIII^e siècle¹⁵. *EMMM* est généralement scandée plutôt que chantée, en suivant une pulsation régulière. Nous montrons ci-dessous, une grille métrique, qui permet de visualiser la synchronisation des attaques syllabiques avec des pulsations, représentées par des rangées de X¹⁶.

¹⁰ Andy Arleo, « The Saga of Susie: the Dynamics of an International Handclapping Game », in Julia Bishop et Mavis Curtis (dir.), *Play for Today in the Primary School Playground: Life, Learning and Creativity*, Buckingham, Open University Press, 2001, pp. 115-132.

¹¹ Voir notamment, pour l'aire francophone, Jean Baucomont *et al.*, *Les Comptines de langue française*, Paris, Seghers, 1961 et, pour l'aire anglophone, Roger D. Abrahams et Lois Rankin (dir.), *Counting-out Rhymes: a Dictionary*, London, University of Texas Press, 1980.

¹² Andy Arleo, « Pif Paf Poof: Ablaut Reduplication in Children's Counting-Out Rhymes », in J.-L. Aroui et A. Arleo (dir.), *Towards a Typology of Poetic Forms: from linguistic structure to metrics and beyond*, Amsterdam, John Benjamins, sous presse.

¹³ Andy Arleo, « With a Dirty, Dirty Dishrag on Your Mother's Big Fat Toe: the Coda in the Counting-out Rhyme », *Western Folklore* vol. 39 n° 3, 1980, pp. 211-222.

¹⁴ Mary et Herbert Knapp, *One Potato, Two Potato...: The Secret Education of American Children*, New York, Norton, 1976, pp. 22-25.

¹⁵ Abrahams et Rankin, *op. cit.*, pp. 58-59.

¹⁶ On peut considérer que le niveau 1 représente des croches en notation musicale traditionnelle, le niveau 2, la noire et ainsi de suite. Les gestes du compteur sont synchronisés avec le niveau 2, qui représente la pulsation de base ou *tactus*.

4	X							
3	X				X			
2	X		X		X		X	
1	X	X	X	X	X	X	X	X
	Ee-	ny,	mee-	ny,	mi-	ny,	mo,	
	Catch	a	ti-	ger	by	the	toe,	
	If	he	hol-	lers,	let	him	go,	
	Ee-	ny,	mee-	ny,	mi-	ny,	mo.	

Figure 2 : Grille métrique d'une variante répandue d'EMMM¹⁷

On remarque en Figure 2 que les syllabes normalement accentuées en anglais sont alignées avec la pulsation de base (niveau 2) : *catch*, *Tiger*, etc. Cette comptine a une structure binaire comportant seize pulsations, réparties entre quatre « vers » de quatre pulsations, schéma qui serait universel selon une hypothèse émise par le linguiste Robbins Burling¹⁸. En effet, on peut constater en Figure 3 que la comptine traditionnelle *Une poule sur un mur* s'aligne parfaitement sur cette structure binaire :

1	Ee-	ny,	2	mee-	ny,	3	mi-	ny,	4	mo,
	U-	ne		pou-	le		sur	un		mur,
5	Catch	a	6	ti-	ger	7	by	the	8	toe,
	Qui	pi-		co-	te		du	pain		dur,
9	If	he	10	hol-	lers,	11	let	him	12	go,

¹⁷ Traduction des vers 2 et 3 : Attrape un tigre par l'orteil/S'il braille, lâche-le.

¹⁸ Robbins Burling, « The metrics of children's verse: a cross-linguistic study », *American Anthropologist* 68, 1966, pp. 1418-1441. À partir de ce travail, une hypothèse de symétrie métrique est proposée par Andy Arleo, « Do Children's rhymes reveal universal metrical patterns? », in Peter Hunt (dir.), *Children's Literature: Critical Concepts in Literary and Cultural Studies*, vol. IV, pp. 39-56, London, Routledge, 2006 (première parution dans le *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 22, 2001, pp.125-145). Voir également Benoît de Cornulier, « Minimal chronometric forms: on the durational metrics of 2-2-stroke groups », in Jean-Louis Aroui et Andy Arleo (dir.), *Towards a Typology of Poetic Forms: from linguistic structure to metrics and beyond*, Amsterdam, John Benjamins, sous presse, pp. 122-141. Cet auteur présente des arguments assez convaincants en faveur d'une analyse des vers de quatre « coups » (pour reprendre sa terminologie) comme une paire de groupes de deux coups. Cette analyse paraît assez probante pour les deux comptines présentées en Figure 3 : en effet, les groupes à deux coups, qu'on peut considérer comme des hémistiches, correspondent à des divisions syntaxiques, du moins pour les segments lexicalisés (*If he hollers/let him go*, par exemple).

Pi-	co-	ti,		pi-	co-	ta,
13		14		15		16
Ee-	ny,	mee-	ny,	mi-	ny,	mo.
Lève	la	queue	et	puis	s'en	va.

Figure 3 : Illustration du schéma à 16 pulsations de Burling

De nombreuses variantes d'EMMM gardent cette structure rythmique binaire, qui semble contribuer à une stabilité à travers le temps. Nous soutenons que la symétrie favorise la mémorisation des textes, et ensuite leur transmission, car elles introduisent un élément de prévisibilité¹⁹. De même la régularité des schèmes sonores est conservée dans beaucoup de variantes, notamment l'alternance entre les deux consonnes nasales /n/ et /m/ ainsi que la répétition de la séquence /ni:/, reprise trois fois dans la même position métrique /iniminimalnimo/²⁰. On relève également le phénomène de variation vocalique (*ablaut*), très répandu dans les comptines, dans la séquence /mi: ma: mo/²¹.

EMMM illustre bien le processus de variation lexicale à l'intérieur d'un cadre relativement stable ainsi que les rapports entre cette variation et l'histoire des États-Unis. Ces variantes se trouvent principalement dans le deuxième vers, *Catch a < X > by the toe*, où la position X est généralement remplie par un nom disyllabique avec un accent lexical sur la première syllabe. Le mot raciste *nigger* est attesté depuis 1850 et était courant à la fin du XIX^e siècle ; certains pensent qu'il s'agit d'une référence aux esclaves qui s'échappaient pour trouver la liberté par le biais de l'*Underground Railroad*, qui menait vers les États du Nord non esclavagistes. Quoi qu'il en soit, si de nombreux locuteurs connaissent cette variante, elle est au cours du XX^e siècle remplacée par d'autres mots, notamment par des termes désignant des animaux (*rooster, rabbit, monkey, black cat, wombat, etc.*), mais aussi par les noms d'« ennemis nationaux » : Hitler, Tojo, Castro, Viet Cong...²². Dans certains cas, le choix d'un personnage historique entraîne une variation plus substantielle, comme on le voit dans la variante (patriotique) suivante, attestée en 1941, qui fait allusion au général japonais Hideki Tojo, exécuté en 1948 pour crimes de guerre :

¹⁹ Sur cette question voir Arleo, « Do children's rhymes », *op. cit.*

²⁰ Sur la remarquable stabilité de ces syllabes non-lexicalisées voir l'analyse du psychologue cognitiviste David Rubin, *Memory in Oral Traditions: the Cognitive Psychology of Epic, Ballads, and Counting-out Rhymes*, Oxford, Oxford University Press, 1995.

²¹ Andy Arleo, Pif Paf Poof, *op. cit.*, pp. 307-323.

²² Knapp, *op. cit.*, pp. 197-198.

Eeny, meeny, miny, mo,
 Catch old Tojo by the toe,
 If he hollers make him say,
 I surrender, U.S.A.

Eeny, meeny, miny, mo,
 Attrape le vieux Tojo par l'orteil,
 S'il braille, oblige-le à dire
 Je me rends, U.S.A.

Exemple 1 : Variante d'EMMM²³

Pour filer notre métaphore, nous pouvons considérer que les différentes variantes d'EMMM sont, comme des allèles lors de la transmission génétique, en compétition pour occuper un emplacement donné²⁴. Aujourd'hui, la variante historique et raciste, *catch a nigger*, autrefois répandue, voire dominante, est devenue une forme taboue, même si elle est connue. On peut, en effet, comparer ce phénomène à une allèle qui n'est plus transmise.

Notre analyse d'EMMM montre que la variation par transmission orale est fortement influencée par des facteurs structurels internes (grille métrique, schèmes sonores), qui par leur régularité favorisent la mémorisation et la conservation de certains traits à travers le temps et l'espace, mais également par des facteurs environnementaux (historiques ou sociolinguistiques). Cependant, les « mutations » lexicales que nous avons observées s'inscrivent dans un *locus* précis de la chaîne parlée et respectent des contraintes formelles (notamment rythmiques). Enfin, on peut noter que certaines variantes ne semblent plus usitées dans la tradition orale actuelle, et à ce titre peuvent être assimilées à des fossiles conservées par l'écriture.

Am stram gram

Nous passons maintenant à la célèbre comptine *Am stram gram (ASG)* dont une version de référence est présentée ci-dessous²⁵ :

Am stram gram
 Pic et pic et colégram
 Bour et bour et ratatam
 Am stram gram

Exemple 2 : Am stram gram, version de référence²⁶

²³ Abrahams et Rankin, *op. cit.* p. 62

²⁴ Richard Dawkins aborde la comparaison entre mêmes et allèles dans *The Selfish Gene* (1976), Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 196. Notre exemple semble particulièrement probant puisqu'il porte sur une unité beaucoup plus restreinte et ne précise que des mêmes très complexes (et floues) comme « une idée ».

²⁵ Le fait que cette comptine ait été détournée à plusieurs reprises à des fins publicitaires est un indice de son succès et de son efficacité sur le plan mnésique. Ainsi, Renault avait lancé il y a plusieurs années une publicité *Am stram gram/Roule roule la jolie gamme*. En 2009, le slogan *Am-stram-gram/Ticket-ticket-bus-et-tram* a été employé pour récolter des tickets de transport dans le cadre d'un projet artistique organisé par le réseau de transport TAN et Nantes Métropole en collaboration avec l'École centrale de Nantes.

²⁶ Baucomont *et al.*, *op. cit.* p. 111

Comme pour *EMMM*, les origines d'*ASG* ont fait l'objet d'explications diverses. L'ethnologue Arnold Van Gennep a affirmé qu'elle est dérivée de *Amsterdam*, mais cela est peu probable. Le folkloriste belge Roger Pinon, qui a fait des recherches plus approfondies sur le sujet, a d'abord plaidé en faveur d'une origine à partir d'une formule concernant un jeu de cartes (« l'écarté »), mais a ensuite abandonné cette hypothèse pour citer une source germanique²⁷.

Dans notre discussion de *EMMM* nous avons évité, par commodité, une question théorique importante : comment peut-on justifier la présentation des textes de la tradition orale en « vers » ? Un tel découpage correspond-il à une quelconque réalité psychologique ? En effet, *ASG* est souvent scandée par les enfants sans une pause perceptible à la fin des « vers » indiqués dans l'exemple 2. Nous représentons ci-dessous en Alphabet phonétique international (légèrement simplifié) une version non segmentée d'*ASG*, où les points indiquent une division syllabique plausible fondée sur la phonotactique du français et où les syllabes en gras montrent un alignement avec la pulsation de base :

[**am.stram.gram.pi.ke.pi.ke.ko.le.gram.bu.re.bu.re.ra.ta.tam.am.stram.gram**]

Exemple 3 : Version non-segmentée d'Am stram gram en A.P.I.

La version de référence est constituée d'une suite de vingt syllabes, dont certaines qui se répètent. On trouve onze syllabes différentes : [am, bu, gram, ke, ko, le, pi, ra, re, stram, tam]. Certaines de ces syllabes se combinent pour former des segments di- ou trisyllabiques, qui sont répliqués soit de façon contiguë (par ex. [pike pike], [bure bure] soit, au contraire, de façon discontinue : ainsi, le segment [am stram gram] ouvre et ferme la comptine (voir le procédé identique pour *EMMM*). En exemple 4 ci-dessous, nous proposons un autre découpage d'*ASG*, qui met en valeur les segments répétés, en les présentant sur une même ligne²⁸ :

am.stram.gram.	(3)
pi.ke.pi.ke.	(2)
ko.le.gram.	(2)
bu.re.bu.re.	(2)
ra.ta.tam.	(2)

²⁷ Roger Pinon, « L'origine de la comptine française type : Am' stram' gram' », *Bulletin folklorique de l'Île de France* (oct.-déc.), 1950, pp. 171-73. Cette enquête philologique est commentée par Andy Arleo, « Les syllabes « sauvages » dans la tradition orale enfantine : métaphores et rhétoriques », in S. Mougin et M.-G. Grossel, dir., *Poésie et rhétorique du non-sens : littérature médiévale, littérature orale*, Reims, Presses Universitaires de Reims, 2004, pp. 341-363.

²⁸ Les syllabes en gras sont alignées avec la pulsation de base et le nombre entre parenthèses se réfère au nombre de pulsations de base par segment.

am.stram.gram] (3)

Exemple 4 : Découpage alternatif d'Am stram gram

Cette variante bien connue *d'ASG* ne respecte pas le schéma de seize pulsations décrit ci-dessus, mais elle préserve une forme de symétrie rythmique dans la distribution des syllabes alignées avec la pulsation de base.

Plus de trois cents variantes *d'ASG* ont été recueillies des cultures diverses, y compris dans des contextes non-francophones. Nous examinons quelques procédés de variation à partir de trois exemples.

Am sam ram
 Pic et pic et colégram
 Bour et bour et retatram
 Misgram
 C'est la fête à Piquaro
 Qui vient de dire à Lugano
 Le numéro zéro

*Exemple 5.1 : Variante d'ASG attestée en Suisse romande*²⁹

La variante 5.1, recueillie en Suisse romande, illustre plusieurs types de variation. On remarque que la syllabe *stram* est réduite à *sam*. Il s'agit d'un procédé de réduction de séquences consonantiques, courant dans le registre oral de nombreuses langues³⁰. Comme noté *supra*, les comptines ont souvent des codas, dont une des fonctions est de changer le choix du joueur désigné. Nous relevons dans la coda de l'exemple 5.1 un exemple d'adaptation culturelle avec le toponyme *Lugano*, qui se trouve en Suisse italophone (canton du Tessin) ainsi que le nom de famille *Piquaro*. D'autre part, on remarque une séquence figée, *le numéro zéro*, qui se trouve dans d'autres formulettes enfantines de langue française. Enfin, on constate que les séquences redoublées [*pike pike*] et [*bure bure*] sont conservées, ce qui dénote une certaine robustesse.

Passons à une deuxième variante, recueillie en Grèce :

As tra dam
 Piki piki ram
 Pouri pouri ram
 A stram dam

*Exemple 5.2 : Variante d'ASG recueillie en Grèce*³¹

²⁹ Baucumont *et al.*, *op. cit.* p. 112.

³⁰ On peut comparer ce procédé à la déletion d'un bloc de lettres (désignant des bases) lors des mutations génétiques. Voir David Kingsley, « Des atomes aux caractères », *Dossier pour la Science*, n° 63, 2009, p. 36.

³¹ Baucumont *et al.*, *op. cit.* p. 113.

Dans cette variante grecque, le /m/ de *Am* est supprimé et le /b/ de [bure] est dévoisé en [p], renforçant l'allitération avec [pike]. Cette variante présente une régularité rythmique plus grande puisque chaque « vers » contient trois syllabes alignées avec la pulsation de base.

Enfin, l'exemple 5.3, recueilli dans l'État de Maine aux États-Unis, illustre une forme d'hybridation, étant donné que les syllabes *In min* semblent provenir de la comptine *EMMM* :

In min strâm gâm
Porta pouta ratenân
Reca peca ratatân
In min strâm gâm

Exemple 5.3 : Variante d'*ASG* attestée dans l'État de Maine (E-U)³²

Conclusion et perspectives de recherche

Dans cet article nous avons examiné la métaphore conceptuelle qui relie la tradition orale, en particulier celle des enfants, à quelques concepts biologiques qui ont été fondamentaux dans le développement de la théorie darwinienne de l'évolution. Nous avons remarqué quelques différences entre ces deux domaines, mais aussi de nombreuses analogies frappantes. Notre objectif a été de se servir de cette métaphore de manière heuristique, pour pouvoir conceptualiser des textes de la tradition orale comme des organismes dynamiques évoluant avec le temps et en fonction de leur environnement, et non pas seulement comme des structures, pour évoquer une métaphore architecturale qui a dominé les sciences sociales pendant plusieurs décennies du XX^e siècle. Un des avantages de la théorie darwinienne, appliquée à des textes de la tradition orale, est qu'elle propose une vue globale qui rend compte du changement historique et des fonctions sociales sans pour autant renoncer à l'étude de la structure (ou, en termes biologiques, de la morphologie), qui contraint le changement, comme nous l'avons constaté à partir de l'analyse d'*EMMM*. En poursuivant cette métaphore, on peut envisager les comptines enfantines comme des organismes relativement simples d'un point de vue de leur organisation formelle (bien que leur étude pose des difficultés en raison notamment de la prolifération de variantes à travers le temps et l'espace), en comparaison à des formes adultes plus complexes comme le sonnet. De façon analogue, on peut considérer que des textes longs et fortement élaborés (romans, traités philosophiques) sont apparentés à des formes issues de la traditions orale comme le conte populaire et la proverbe. Le canon littéraire, qui doit sa répliation avant tout à l'écriture, connaît certes le phénomène de variation à travers des éditions successives, mais son évolution paraît beaucoup plus lente que celle constatée dans la tradition orale, qui repose sur la mémoire humaine.

³² *Ibid.* p. 111

Dans quelle mesure l'approche esquissée ici ressemble-t-elle à d'autres démarches inspirées par la théorie darwinienne ? Les deux comptines que nous avons analysées sont-elles des *mêmes* ? Selon Dawkins un *même* se définit comme une « unité de transmission culturelle, ou une unité d'imitation » ; c'est un nouveau réplicateur qui se propage « en sautant d'un cerveau à un autre par un processus que l'on pourrait appeler imitation, au sens large »³³. Pour illustrer ce concept Dawkins cite notamment des mélodies (*tunes*) et des phrases stéréotypées (*catch-phrases*). Sans pouvoir entrer ici dans une discussion de la théorie (controversée) des mêmes, il semble bien que *EMMM* and *ASG*, qui sont propagées par transmission orale, dans laquelle l'imitation joue un rôle indiscutable, soient d'excellents exemples de mêmes, selon la définition de l'inventeur de ce concept.

La présente approche semble également compatible avec la théorie naturaliste de la culture proposée par l'anthropologue Dan Sperber, qui repose également sur une métaphore biologique³⁴. Pour Sperber une population humaine « est habitée par une population beaucoup plus nombreuse de virus » et de la même façon « elle est habitée par une population beaucoup plus nombreuse de représentations mentales » propres à chaque individu³⁵. D'autres représentations, moins nombreuses, sont publiques, c'est-à-dire réalisées et éventuellement communiquées d'un individu à un autre. Sperber s'efforce de répondre à une question fondamentale : « pourquoi certaines représentations ont-elles plus de succès, sont-elles plus contagieuses que d'autres ? »³⁶. Nous avons, pour notre part, repéré dans le présent article des représentations (structures métriques, schèmes sonores) partagées au sein d'une population et transmises lors des performances (publiques) effectuées par des enfants dans un contexte ludique. Si la démarche adoptée ici paraît assez proche de celle de Sperber, on peut toutefois noter une divergence due à la nature des matériaux examinés. Sperber remarque que les mutations biologiques sont très occasionnelles alors que les représentations « tendent à être transformées à chaque fois qu'elles sont transmises »³⁷. Or, pour les comptines que nous avons étudiées le taux de réplication (c'est-à-dire sans « mutation ») est plus élevé que pour les formes plus complexes analysées par Sperber (mythes, contes, etc.). En

³³ Dawkins, *op. cit.*, p. 192.

³⁴ Dan Sperber, *La contagion des idées : théorie naturaliste de la culture*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1996. Je remercie mon collègue Thomas Koch, qui a attiré mon attention sur cet ouvrage. Voir son article dans le présent volume pour une présentation et une discussion des travaux de Sperber.

³⁵ *Ibid.*, p. 39.

³⁶ *Ibid.*, p. 81.

³⁷ *Ibid.*, p. 82. Sur la fréquence des mutations génétiques voir l'article récent du biologiste David Kingsley, *op. cit.*, p. 37, qui explique que les taux absolus de mutation « se situent en général autour d'une moyenne de une substitution de paire de bases pour 10^8 nucléotides (ensembles phosphate-sucre-base) et par génération ». Cependant, « chez un animal pluricellulaire dont le génome contient entre 100 millions (10^8) et 10 milliards (10^{10}) de paires de bases, plusieurs modifications spontanées de paires de bases isolées sont susceptibles de se produire à chaque transmission des informations héréditaires. »

effet, la mémoire humaine ne permet pas de transmettre oralement des textes longs et élaborés (comme les épopées par exemple) sans aucune modification, même si les multiples contraintes poétiques et musicales sont un facteur de stabilité³⁸. En revanche, les formes courtes comme les formulettes enfantines ou les proverbes sont généralement répliquées de façon beaucoup plus fidèle, et traversent les siècles avec peu de modification. Quant aux mots, certains peuvent survivre pendant plus de mille ans sans changement significatif de forme et de sens³⁹.

Des travaux récents en linguistique quantitative font explicitement appel au paradigme darwinien pour l'étude diachronique de la variation lexicale dans les langues indo-européennes, poursuivant ainsi une tradition philologique du XIX^e siècle, qui employait déjà un vocabulaire évolutionniste. Dans un article publié dans la revue *Nature*, Mark Pagel et ses collaborateurs affirment dès la première phrase que les langues, comme les espèces, évoluent par un processus de « descendance avec modification » (*descent with modification*)⁴⁰. Dans leur conclusion ces auteurs notent que certains mots (le vocabulaire de base employé fréquemment) évoluent tellement lentement que des formes lexicales « homologues » (*homologous lexical forms*) peuvent perdurer pendant plusieurs dizaines de milliers d'années. Ainsi, « ces taux lents montrent que les êtres humains sont capables de produire un réplicateur culturellement transmis qui [...] peut atteindre une précision de réplication aussi forte que celle de certains gènes »⁴¹. Dans ce travail, qui applique des techniques statistiques à des arbres phylogénétiques de 87 langues, nous avons affaire à une véritable modélisation à partir de la biologie qui dépasse le stade de la métaphore utilisée pour sa valeur heuristique.

Darwin a pu développer la théorie de l'évolution grâce à la minutieuse observation et classification des faits de terrain, mais aussi à une grande ouverture intellectuelle, qui lui a permis notamment d'appliquer la théorie de Malthus à son propre domaine de recherche. Plus récemment, Stephen Jay Gould et Richard Lewontin ont forgé le concept d'exaptation à partir d'une analogie avec les pendentifs de la basilique Saint-Marc⁴². L'étude de la variation dans les traditions orales du monde, et notamment celles des enfants, constitue un terrain particulièrement fertile pour des approches pluridisciplinaires, permettant de croiser des concepts et des méthodologies

³⁸ Pour une discussion approfondie de cette question, voir Rubin, *op. cit.*

³⁹ Bien sûr, il s'agit d'une fidélité au niveau phonologique, car au niveau phonétique il y a toujours des variations dues notamment aux différences morphologiques entre locuteurs.

⁴⁰ Pagel, M., Q. Atkinson et A. Meade, 2007, "Frequency of word-use predicts rates of lexical evolution throughout Indo-European history", *Nature* 449, 2007, pp. 717-720.

⁴¹ *Ibid.*, p. 719. Notre traduction. Les auteurs notent que les locuteurs de toutes les langues indo-européennes expriment le concept « deux » en utilisant des formes lexicales apparentées.

⁴² Hervé Le Guyader, « La théorie synthétique de l'évolution revisitée », *Dossier pour la Science* n° 63, 2009, pp. 24-25. Pour une discussion de ce concept, voir Daniel C. Dennett, *Darwin's Dangerous Idea*, New York, Simon & Schuster, 1995, pp. 267-282.

issus des sciences sociales et sciences de la nature afin d'enrichir la réflexion théorique et éventuellement, à partir de la métaphore darwinienne examinée ici, d'élaborer de nouveaux modèles opérationnels de recherche.